

**MEMOIRES**

**DE CREPIN OLAGNE**

**DE**

**LEONCEL-EN-VERCORS**

**Par Maxime BURTIN**

**Edition Ballimard**

**Nîmes**

## **Avertissement de l'auteur.**

Crépin Olagne m'a confié les souvenirs de sa vie, il m'a fait des confidences, avec l'autorisation de les dévoiler, si je le juge bon.

Si des faits historiques relatés sont, quelques fois, inexacts, il faut incriminer la défaillance de la mémoire de Crépin Olagne.

Je ne fais que de transcrire les récits recueillis au fil des jours.

Des documents m'ont été communiqués : Crépin, parfois, a tenu à les commenter ; je donne ces commentaires tels qu'ils m'ont été livrés.

Crépin, type de l'individu effacé, a vécu la même vie que des millions d'individus auraient pu vivre.

Il a 69 ans quand il se confie à moi.

## I

Crépin Olagne, tu nais en octobre 1914, tu es le cinquième, ta venue au monde permets à ton père, Anselme, de quitter le front pour une affectation à l'arrière, dans une usine d'armement.

Ton premier souvenir c'est ton père en soldat, tu le vois arriver, haute silhouette, se détachant sur la verdure du pré qui touche la ferme. Il est majestueux et intimidant, avec ses boutons de cuivre qui scintillent sur le bleu de l'uniforme. Il apporte une énorme tablette de chocolat. Elle te paraît si grosse cette tablette, que tu te demandes si elle est réelle et si tu vas y goûter. Ta mère donne la moitié d'une barre à chacun, et, vite, mets le reste en sûreté dans l'armoire à linge, tout en haut.

La ferme où tu nais est située sur la commune de Léoncel, dans le Vercors, à 1 000 m d'altitude ; elle porte le nom poétique : « Le cerf au lac ».

Des souvenirs assez pénibles par la suite, disputes avec mes frères et sœurs : trois frères et une sœur. Cette sœur qui veut te vêtir d'un tablier : tu as six ans et n'admet pas d'être habillé comme une fille. Alors c'est la grande scène, larmes, cris et fuite éperdue. La scène est bien montée, car de ce jour là tu n'as plus eu de tablier.

Puis c'est l'école où tu dois aller, située à quatre kilomètres de la ferme, dans la vallée. Peu nombreux les élèves et pas assidus, beaucoup d'absence : l'hiver à cause du mauvais temps, aux beaux jours à cause des travaux des champs. Tu insistes toujours pour aller à l'école. Dans ta musette le repas de midi, quand ce repas comprend un œuf à faire cuire sur le poêle de l'école c'est pour toi une fête, un régal et comme un luxe. Un jour l'œuf s'est cassé dans ta musette : l'arithmétique et la grammaire sont tout visqueux et tout jaune ; comme un malheur n'arrive jamais seul, ce jour là tu mangeras ton pain sec.

Il arrive que tu sois le seul élève à te rendre à l'école. C'est merveilleux pour toi car Mlle Raymand, l'institutrice, fait la classe dans sa cuisine, située au-dessus de l'école. C'est une odeur bizarre, jamais retrouvée nulle part qui règne dans cette cuisine, une odeur acre et douce en même temps, qui tranche avec les odeurs de la ferme.

L'école est située dans l'aile à moitié détruite d'un cloître du XII<sup>ème</sup> attachant à l'église de la même époque. C'est en 1137 que les Cisterciens établissent l'abbaye de Léoncel, et ce sera la construction de la magnifique église que tant de touristes viennent admirer. Pour accéder à l'école il faut passer par le cloître : un vaste couloir voûté permet d'arriver, à droite au café tenu par la femme du cantonnier, au milieu à l'école, et à gauche à la cure et à l'église. On accède à la cuisine de l'école par un vaste escalier de pierres où se trouve la boîte aux lettres. Face à l'entrée de l'école, un grand bassin d'eau où une fontaine se déverse constamment. Tu entends toujours la chanson de cette fontaine qui murmure tant de chose inlassablement. Elle est fraîche, cette eau, et l'été désaltère à souhait. Un seul mauvais souvenir de l'école, le jour où la maîtresse te mets au piquet ; cela consiste à te mettre à genoux dans un coin de la classe, les mains croisées sur la tête. La punition finie tu passes devant l'estrade où se trouve Mlle Raymand, il faut à ce moment là lui dire « merci Mlle ». Tu ne peux admettre de remercier celle qui te punit. Tu iras plusieurs fois dans ton coin avant de céder. Tu es assez fier d'avoir tenu le coup de ne pas avoir cédé tout de suite.

Le curé, un brave homme, comme on n'en trouve plus t'apprend à décliner ROSA et à répondre en latin à la messe. Tu fais des gammes sur l'harmonium du curé. Mon frère

ainé se défend bien dans les airs de cantiques. On chante « Catholiques et Français toujours ».

Les jours de grandes fêtes (15 août par exemple) le curé autorise le transfert de l'harmonium de la cure à l'église – cette vieille église est trop humide pour y laisser en permanence cet instrument précieux.

Les Dimanches sont particulièrement marqués par un petit air de fête. Une ambiance spéciale se dégage de toutes choses et chaque personne a une attitude différente des autres jours. En principe quelqu'un de chaque ferme représente la famille tout entière à la messe de onze heures. Rarement la ferme se vide de tout son personnel : il reste quelqu'un pour garder, sauf à l'occasion des grandes fêtes où les troupeaux sont rentrés assez tôt pour que tout le monde puisse descendre au village.

Pendant la guerre la vie est très rude à la ferme ; ta mère avec cinq enfants jeunes assure les travaux des champs, assistés par un oncle handicapé : pas de domestiques - même en trouvant un homme valide- celui-ci ne pourrait être payé. Personnellement tu n'as pas de souvenir précis des difficultés de cette période, mais jamais tu n'as entendu ta mère se plaindre de quoi que ce soit. Ce qui se passe est dans l'ordre des choses alors pourquoi en parler ?

Sept ans déjà, tu es chargé de menus travaux de la ferme : aiguillonner les bœufs pour les labours d'automne ; travail oh ! combien fastidieux ! Va et vient incessant dans le sillon profond et gras, pas lourd et lent des bœufs qui peinent et s'arc-boutent. Tu les encourages de la voix et de l'aiguillon, des corbeaux suivent l'attelage et les roues de charrues grincent et se plaignent sous le ciel bas.

Tourner la baratte pleine de crème onctueuse, d'où sortira un beurre jaune à souhait, qui est pétri, lavé et mis dans des moules. Ta mère troque beurre et œufs, chez l'épicière du village, contre l'essentiel : pétrole, huile, sucre, sel, quelques articles de mercerie et un peu de café (très peu).

Chaque ferme vit, pratiquement, en autarcie et très chichement. La règle pour tous y compris les enfants, est qu'il faut travailler pour avoir droit au pain. Ce pain symbole de toute nourriture est fabriqué à la ferme chaque quinzaine, suivant un rituel scrupuleusement respecté : la veille pétrissage d'une petite quantité de farine avec le levain conservé de la fournée précédente. Le matin -à quatre heures- pétrissage de la fournée entière, mise en place de la pâte pétrie dans des « paillasses » pour faire lever. Pendant la levée, le four est chauffé. La levée faite, le four chaud à point c'est l'enfournement. Et vers dix heures le pain blond, croustillant, fumant, sort du four, grosses tourtes rebondies. Un régal ce pain chaud avec du beurre qui sort de la baratte !

Il y a la ferme, comme dans toutes les fermes de montagne une atmosphère d'économie, de restriction, et même d'avarice. Mon oncle Firmin, surtout, est radin : il faut attendre l'obscurité à peu près totale pour allumer la lampe à pétrole ; il ne faut pas monter trop la mèche de cette lampe : une lumière réduite suffit « tu as de bons yeux tout neufs pour faire tes devoirs » hé que diable il faut économiser !

L'institutrice en cours d'hygiène insiste sur la nécessité du brossage des dents. Très difficile d'obtenir une brosse à dents et un savon Gibbs rose et rond dans sa boîte en aluminium. En plus l'oncle Firmin trouve que trop d'eau sera utilisée dans cette opération.

Ta mère, cependant, toujours de notre côté, passe outre, et, un jour, de retour de la Vacherie (village à trois kms de Léoncel, c'est là que ta mère vend ses œufs et beurre) la joie des enfants est grande de posséder enfin une brosse à dents et un savon Gibbs.

-----  
De l'école pour arriver à la ferme il faut emprunter d'abord un sentier abrupt, puis une portion de la route qui conduit de Léoncel à Romans par le col de Tourniol -1 100

mètres d'altitude-. C'est sur cette route, un jour, que tu rencontres un couple : touristes qui ont arrêté leur magnifique auto décapotable ; rouge elle est cette auto et les chromes brillent à éblouir. Seul, ce jour là, à l'école comme souvent en été, arrivé à la hauteur des touristes tu enlèves ton béret et un : « bonjour Messieurs-Dames » retentit, comme te l'a appris Mlle Raymand. La dame s'approche de toi elle t'embrasse. Tout penaud, intimidé, un trou de souris ferait bien ton affaire. La dame tend un petit paquet : la curiosité l'emporte sur la timidité : tu découvres des bonbons ; tu n'as jamais rien vu de pareil : les bonbons sont rouges, striés, ont des boursouflures, tes yeux s'écarquillent. De ta vie, tu n'as jamais mangé d'aussi bonnes pralines.

Les années passent, depuis la fin de la guerre la famille s'est agrandie : quatre garçons et trois filles, maintenant.

Le brave curé pousse ses leçons de latin. Tu réponds, maintenant, parfaitement à la Messe en latin : les « Dominus vobiscum » n'ont plus de secret pour toi. Le curé est ravi de percevoir en toi un éventuel successeur. Personne ne te demande ton avis. Ton père est fier, il reste trois gars solides pour les travaux de la ferme : à eux non plus on ne demande pas leurs avis. Le père Anselme peut bien laisser partir le puîné pour faire un curé ; ça classe une famille, en plus.

Le trousseau est constitué, il faut pour cela puiser dans les économies. L'oncle Firmin fait la grimace. Mais le Pater Familias a décidé et tout le monde doit se plier. A table un seul regard suffit pour dompter les sept garnements. Pourtant, quelques fois c'est le fou rire, irrésistible, alors le drame survient. La plus forte sentence est l'expulsion de la table pour être jeté dehors même quand il fait nuit. Tu as le souvenir d'avoir écopé d'une telle punition, lors d'un repas du soir. La peur rend plus furieuse la rage avec laquelle tu frappes de tes petits pieds la porte fermée à clef. C'est ta mère qui te console plus tard.

Un jour le curé et ta mère te conduisent au petit séminaire de Crest. Discipline très rigoureuse -tu es habitué-. Lever très tôt Messe tous les jours, où quelques élèves, parfois s'évanouissent.

Les frêles de constitution, tous les jours, au repas de midi, doivent absorber, pour se fortifier, une cuillère à soupe d'huile de foie de morue : un litre entier pour la saison. Pour en terminer au plus vite avec cette horreur, tu bois au goulot de la bouteille et tu es fier d'avoir fini avant tous les autres.

Le vendredi les repas sont pris en silence. Dans la salle à manger -réfectoire- trois tables : deux parallèles très grandes disposées de part et d'autre de la salle, pour les élèves, et, perpendiculaire à celle-ci, au fond, la table des professeurs. Une chaire, sur la gauche, pour la lecture des Evangiles le vendredi. Nourriture pas fameuse ; souvent des haricots charançonnés. Dix ans après il t'est impossible d'avaler un haricot. La cuisine est faite par un couple âgé Aristide et Léonide. C'est Léonide qui sert à table. La cuisine est en contre-bas du réfectoire. Six marches sont à gravir ou à descendre. Un soir la vieille Léonide, gravit cet escalier, portant à bout de bras la grande soupière ; elle trébuche, une partie de la soupe s'étale sur le parquet du réfectoire. Le maximum de cette soupe est récupéré, servi dans les assiettes et mangée par les élèves. Faim ou pas tout ce qui est dans les assiettes doit être avalé. Il t'arrive d'ingurgiter en vitesse des mets que tu ne peux pas supporter, et que tu t'empresses d'aller vomir. Tous les matins, soupe, au petit déjeuner. Sauf le dimanche où du cacao, mais oui du cacao est servi : à l'eau, naturellement. Ce

liquide insipide qu'aucun de tes enfants ou petits enfants ne voudraient absorber, oui, ce liquide, tu le trouves merveilleux : question de relativité. La théorie est vérifiée d'un certain Einstein.

Les récréations ont lieu dans une cour exiguë qui domine la ville de Crest. Quelle surprise, un jour, à la récréation de 10 heures, de voir, dans le ciel, survolant la ville à basse altitude, une espèce d'énorme cigare. Il s'incline par rapport à l'horizon et pique du nez vers les toits des maisons ; semblant espionner ce qui s'y passe. Cris d'étonnement, ébahissement, questions. Elle ne bouge presque pas cette masse gigantesque, qui porte une protubérance sous le ventre. C'est un monstre, à n'en pas douter qui vient d'un autre monde, pensent certains. Toute la journée tu le suis des yeux ce gros ballons dirigeables Allemand le Zeppelin. Car tes professeurs t'ont renseigné. Tu sais que dans la nacelle sous le ventre du ballon, il y a des personnes, que des moteurs sont en panne et que le dirigeable est en difficulté. Le Zeppelin au fur et à mesure des récréations, s'élève, devient de plus en plus petit. Tard dans la soirée il est au-dessus des trois becs, et disparaît vers le sud. Le Zeppelin, s'échouera sur une plage du côté de Saint Tropez.

Dimanche matin : tu te lèves un peu plus tard que d'habitude. Messe basse, cacao, récréation. A 10 heures toiletté, peigné, brossé, en rang sur deux, descente des escaliers qui conduisent sur la place de l'église, pour la grand' Messe, tu chantes avec tes camarades des hymnes liturgiques et des cantiques à Dieu, à Marie, à Jeanne la Pucelle et à la France. Les Crestois et Crestoises sont fiers de leur séminaire et de leurs séminaristes. Des vieilles bigotes rabougries, ratatinées desséchées, parcheminées, désossées, mais pomponnées, fardées, naphthalinées, chapeautées, gantées, corsetées rigides dans leurs longues robes noires, portant collet, arrogantes et fières, elles sont toutes là, en extase grâce aux chants suaves qui nuancent le plein chant Grégorien. Oui, elles en sont sûres, à ce moment là, le Tout-Puissant oublie leurs péchés, leurs passions, leurs perversions, leurs turpitudes d'antan –tel est ton jugement aujourd'hui- à l'époque tu t'interroges sur les pensées profondes de ces visages ravinés. Elles ne manquent aucun office du dimanche, les bigotes pour essayer d'obtenir, du seigneur, sinon le pardon du moins la clémence : plus elles ont péché et plus elles cherchent à accumuler les indulgences. Le matin messe à grand apparat l'après midi les Vêpres et ses litanies longues, longues et qui n'en finissent pas. Toi aussi tu es là, mais tu subis tes genoux supportent mal le bois dur des bancs prie-Dieu : les bigotes, elles, ont leurs petits coussins brodés, bien douilletts, leurs places réservées, leurs missels bien dorés.

Le séminaire est situé au pied de la tour médiévale de Crest, gros amas de pierres aucune ligne agréable à voir dans cette rectitude, accentuée par une flamme métallique rigide, qui tourne et grince au gré du vent tout au sommet. Les promenades se font souvent du côté de la tour : celle-ci dépassées, en grimpant encore, te voici dans une prairie bordée d'arbres. C'est là ton royaume de l'après-midi. Lâché dans la nature tu vis d'une façon extrêmement intense. Le pion a beaucoup de mal quand vient l'heure du rassemblement.

La vie passe ainsi tout un trimestre durant, pas de sortie en ville, pas de visite de la famille. Puis ce sont les vacances trimestrielles. Grosse difficulté pour rejoindre la ferme, les moyens de locomotion sont rares. Quelques cars poussifs qui ne vont pas jusqu'à Léoncel. Alors c'est la marche à pied. Pas de souvenir précis de ces vacances si ce n'est pour les grandes vacances d'été où tu es employé pour la garde du troupeau de bovins. Immenses sont les pâturages et les vaches dociles se garderont bien souvent toutes seules.

Trois années s'écoulaient ainsi à Crest : de la 6<sup>ème</sup> à la 4<sup>ème</sup>. Trois années employées par les prêtres-professeurs à te façonner, à t'inculquer la foi, à t'enseigner la « seule vérité vraie ». Les francs-maçons, en particulier, sont à l'index. Ils sont représentés comme les éteignoirs de la lumière Divine. Il y a, d'une part, le MONDE et d'autre part ceux qui sont choisis par Dieu. Il faut se garder de ce monde, de ses tentations, de ses intentions perverses qui guettent la foi, et risquent de semer le doute, ce fameux doute à partir duquel la vocation pourrait être remise en cause. A chaque départ pour les vacances des mises en garde spéciales te sont faites « méfie-toi du malin, il se cache partout ». La pire des corvées, pour toi, c'est la confession, celle-ci est obligatoire, car nul n'est innocent. Alors c'est la recherche des péchés à avouer... imaginaires souvent. La gourmandise et le mensonge te tirent d'affaire : avoir envie de manger une meilleure soupe que celle qui t'est servie, n'est ce pas déjà un péché de gourmandise.

Les classes au-dessus de la quatrième se font au séminaire de Valence. Le style change, les bâtiments sont plus modernes, plus aérés. Les classes comportent deux groupes dans la même salle. D'un côté les élèves qui sont destinés au sacerdoce et de l'autre les élèves externes. Le séminaire fonctionne à ce titre comme l'école privée. Si les locaux de Valence sont plus modernes, la discipline, elle, reste tout autant archaïque : un pion coléreux surveille tes gestes et paroles. Il couche la nuit, dans le même dortoir immense où sont rangés les lits de tous les élèves. Quatre rideaux l'isolent un peu. Au moindre bruit suspect il inspecte les lits un à un. Réveillé-tu t'enfouis sous les couvertures, simulant le sommeil, et attendant que passe l'orage pour refaire surface.

Des bruits courent que le pion pendant la nuit vient vérifier le contenu des boîtes en bois -toutes pareilles- posées sur la table de nuit à côté de chaque lit. Avant de t'endormir tu mets sur le couvercle de ta boîte quelques objets : crayons et surtout quelques billes. Une nuit ces billes tombent au sol, rebondissent, roulent, font un vacarme épouvantable dans le silence absolu. Ce bruit se répercute comme un écho étourdissant. La réaction du pion est fulgurante : jamais tu n'as vu son front aussi rouge, comme tuméfié par la colère. « Tout le monde debout » ordonne t'il. Alignés au pieds de leurs lits les élèves subissent une inspection détaillée. « Je veux le nom du coupable » hurle le pion, sinon c'est la punition collective. Tu ne te sens pas coupable : les billes sont tombées toutes seules. Et si c'était le pion en ouvrant la boîte ? Non ça ne tient pas, tu serais sanctionné tout de suite.

L'inquisition du pion ne donne rien. Vingt minutes plus tard tu dors du sommeil du juste.

Le lendemain pas de punition collective le pion a eu peur, sans doute, de porter l'incident à la connaissance du Supérieur lequel pourrait bien lui reprocher d'être incapable de maintenir la discipline. Aucun atome crochu entre le pion et les élèves. Des tensions constantes se manifestent.

Pour se rendre de l'étude au réfectoire ou vice versa il faut emprunter de longs couloirs : les élèves forment une file de part et d'autre de ce couloir ; le pion marche au milieu pour un meilleur contrôle. Bien souvent alors que le pion est en avant, les élèves de l'arrière garde, lèvres fermées, émettent un son monocorde : « heu-heu-heu ». Le pion se porte aussitôt à l'arrière et c'est l'avant garde qui, à ce moment là, prend le relais des « heu-heu » bouches fermées. Dans ces cas là la calotte du pion, en arrière de son large front carré, a toutes les peines pour maintenir son équilibre, et ce large front devient couperosé, violet sanguinolent. Fou, vous le rendez fou, ce pion.

Berdouille est un professeur bien sympathique, qui enseigne la physique et la chimie. Ce brave professeur a un défaut de prononciation, il est âgé, tremblotant, toujours vêtu d'une vieille soutane râpée dont le noir tourne au violet délavé. Tu ne sais si c'est lui

qui est un mauvais professeur ou toi qui es un mauvais élève, mais en chimie tes notes dépassent rarement 2 sur vingt. Tu n'es pas le plus mauvais ; certains ont des notes négatives jusqu'à -2 sur 20.

Les expériences de chimie ou physique n'existent pas. Rien que de l'abstrait : les réactions en équations ce n'est pas folichon.

Berdouille surveille, de temps en temps les études. Quand un élève a un comportement dissipé, Berdouille, lentement, prends son crayon, le porte à ses lèvres et dit : « Vous avez un MAOUE POINT Dandrillon » en même temps il met une croix devant le nom de l'élève. Trois « maoué points » valent la copie d'une page de Grec pendant la récréation. Cette punition se fait debout sous le préau, sur le bord d'une fenêtre, face aux camarades qui jouent, crient, courent et s'amuse. En fait de sadisme il est difficile de faire mieux.

Mais notre brave Berdouille, lui, ne mets jamais plus de deux croix en face du même nom.

Pieds-plat enseigne ce qui n'est pas encore la Théologie mais l'Instruction religieuse. Les anciens t'apprennent qu'il aime la présentation impeccable des copies : il ne lirait pas beaucoup le texte. Les devoirs consistent à commenter un texte religieux. De gros titres soulignés de rouge c'est paraît-il un critère fondamental pour avoir une bonne note. Tu tien à vérifier : tu t'appliques dans les titres que tu soulignes de rouge et de vert ; tu trouves que ces deux couleurs vont bien ensemble. Les titres sont suivis d'un texte sans grande relation avec le sujet, pour corser tu incorpores dans une phrase « pied-plat est un idiot » ; tu n'emploie pas d'autre terme parce qu'à 17 ans tu es à la veille d'avoir prononcé un seul mot dit gros. Par contre des pages entières de Bossuet doivent être apprises par cœur. Que louanges pour Bourdaloue et Massillon.

Il t'est affirmé que Voltaire est mort dans des souffrances atroces en châtement et expiation de ses vices et péchés.

Et tu t'interroges sur la raison de dramatiser ainsi la mort qui est la fin logique de toute vie. Elle fait partie intégrante de nous de la nature. Mieux il faut que la mort existe pour que vive la vie. La mort est un renouveau, une transformation dans l'univers.

Tu veux te faire incinérer, ton corps sera, un instant, chaleur et lumière, et ton esprit vagabondera dans ce monde parallèle. Ce monde où, peut-être, le temps n'existe pas.

Valence est relié à Romans et à Crest par un petit train à vapeur. Il dessert tous villages sur son passage. A chaque départ en vacances c'est ton moyen de transport jusqu'à Léoncel il faut, ensuite, marcher à pied sur 12 kilomètres par des sentiers où passent difficilement les chèvres.

A la sortie de Valence, rue de Chabeuil il y a une forte pente. Le petit tacot a toutes les peines du monde à gravir cette côte. Il s'époumone, il crache d'énormes colonnes de fumée noire. On a tout le temps de descendre du wagon, d'accompagner à pied le courageux tacot de l'encourager de la voix et de remonter tranquillement reprendre sa place dans le wagon. A partir de Chabeuil le petit train se dirige soit sur Crest, soit sur Romans. Un jour la vallée du Rhône, tout entière est noyée dans une brume épaisse, une véritable purée, pire que celle de Londres. Erreur d'aiguillage à Chabeuil : résultat les voyageurs qui allaient à Romans se retrouvent à Crest. Quand le conducteur de la locomotive s'aperçut de l'erreur, il est trop tard il ne peut que continuer son chemin. On parle encore de cet incident, dans les chaumières, le soir, à la veillée.

Crépin Olagne voilà finie la 2ème, dans une ambiance gaie de liberté. Il fait chaud en juillet et les esprits s'excitent vite. Manque d'attention dans le travail, et les chahuts



prouvent combien tous les élèves sont saturés des courts fastidieux qui leur sont inculqués. Tu ne demandes qu'une chose : aller le plus vite possible respirer de l'air pur et gambader librement dans ta montagne. Ainsi tu te trouves en vacances de cours pour toujours, peut-être. Tu ne te l'avoues pas, pas encore, mais un pressentiment secret te fait sentir que tu ne reviendras pas au séminaire. Il t'est reproché de ne pas avoir le courage d'affronter les sacrifices qui sont liés au sacerdoce. Est-ce cette faiblesse qui influe sur ta décision ? En partie, sans aucun doute, c'est la peur de ta faiblesse. Les tentations sont trop grandes, tu ne pourras pas résister : tu feras comme ces curés sur lesquels on jase....

« Hé oui, ma chère, c'est comme je vous le dis, je l'ai vu dans les prés avec la Rose ! »

« En revenant du marché, l'autre jour, il était saoul comme une queue de poêle »

Et patati et patata et c'est parti et ça ne s'arrêtera pas.

Mais tout ça tu ne veux pas.

A dix-sept ans te voilà sur le sol de la ferme où tu es né : « Le cerf au lac » à mille mètres d'altitude. Liberté que tu es belle à saisir à plein bras. Mais liberté enchaînée, comme routes les libertés. Il faut manger pour vivre, et la règle n'est transgressée par personne ; à la ferme : pour manger il faut travailler. Le travail, par définition, est privatif de liberté, puisqu'il est une entrave, une contrainte.

Tu es employé à la garde du troupeau de bovins. Petit troupeau, en réalité, six bœufs et six vaches auxquels viennent s'ajouter quatre ou cinq chèvres. Te voilà muni de bouquins, parti pour la demi-journée. Les vaches sont faciles à garder, les chèvres, capricieuses, s'échappent souvent et sont l'objet de cris, de menaces et de représailles. Les représailles c'est Mitoune la petite chienne grise, nerveuse, la queue fébrile, le regard fixé sur le berger : elle n'attend qu'un geste, qu'une intonation de la voix pour se précipiter sur le désobéissant ou l'égaré. Les bovins craignent les morsures aux jarrets et la vue de Mitoune suffit, souvent, à maintenir l'ordre. Les vaches broutent, broutent toute la journée, et ruminent toute la nuit. Et toi tu lis, tu lis, les romantiques surtout ; ou tu écris des vers sur l'amour que tu ne connais pas mais que tu imagines.

A la ferme, dans une très vieille armoire il y a une série de livres sur les missionnaires en Chine, en Corée etc.... Tu lis tout et tu reprends tes livres scolaires.

Les pâtures de « Cerf au lac » dominent la vallée où est situé le village de la commune de Léoncel-en-Vercors. Ce village est composé de quatre maisons, de l'église et son cloître. Parmi ces quatre maisons celle de « Monsieur » Barrannand, la seule, dans le pays, à n'être pas joutée des écuries. Elle est appelée « la villa », avec toute la considération attachée à ce qui paraît supérieur.

Monsieur Barrannand est le seul, des environs à exploiter ses terres en exploitant des ouvriers agricoles. Tous les autres sont des paysans qui peinent eux-mêmes sur leurs terres. Tu n'aimes pas le terme de paysan qui est synonyme de demeuré, de bouseux. Tu te diras plutôt cultivateur. Et les paysans, dans les actes officiels, se donnent la profession de « propriétaire » car tout le monde à Léoncel est propriétaire de la terre qu'il travaille.

Monsieur Barrannand est très fort en affaires. Jovial, souriant, forte carrure, affable avec tous, il aborde tout le monde avec un « BONJOUR, MON BRAVE ! » dans lequel se trouve de l'assurance et de la protection. Est particulièrement gâté de ses empressements celui qui possède de bonnes terres et qu'il sait en difficulté financière. Il mettra des mois s'il le faut pour circonvier. Celui-là a droit avec le « alors mon brave » a des tapes affectueuses sur les épaules. Il ira jusqu'à « alors mon brave AMI » s'il le faut. Quand il sent sa victime mure à point il propose un « arrangement » pour lui rendre service bien sur, pour le dépanner. La victime est ficelée. Le domaine de Monsieur Barrannand

s'agrandit encore un peu. Il est l'objet de beaucoup de jalousie. Les jaloux étant ceux qui sont incapables de faire ce que fait le jaloué.

Monsieur Barrannand possède trois troupeaux magnifiques : ovins, bovins et horsins de Camargue (race améliorée par lui) Il a, en Camargue, un très grand domaine où hivernent ses troupeaux. Il en est là à 50 ans, au fait de sa puissance admiré par certains, haï par beaucoup, craint de tous. Il a des influences, il connaît les paperasses, les bureaux de la Préfecture et des Contributions. Ses troupeaux transhument, à pied, de la Camargue à Léoncel. Plus d'une semaine pour cette expédition. Tu fais partie d'une de ces aventures avec le troupeau d'ovins. Descendu en Arles par le train quelques jours avant le départ, tu aides à préparer ce voyage : c'est une ambiance de fête, un brouhaha de ruche. Barrannand supervise les préparatifs, distribue les tâches. Il faut que tout brille et reluise même les plus petits cuivres du harnachement du baudet qui tirera une carriole. Un cheval et son cavalier accompagne aussi le troupeau. Barrannand donne des ordres :

« Crépin, mon brave, fais-moi briller cette selle et ce licol, il faut que je puisse me raser devant ».

« Et toi Tiennou, prépares toutes les sonnailles il faut que ça tinte juste ! »

« Quant à toi Frédou, vas rassembler les moutons ; mets les dans le grand parc ».

Il assure la nourriture, prends les dispositions pour l'étape du soir. Vers midi pause casse-croûte. Il fait chaud. Les moutons agglutinés la tête basse ne forment qu'une masse grisâtre. Le soir venu tu es en piteuse forme, tes pieds sont une vraie marmelade ! Mais c'est le salut pour eux cette halte du soir. Tes pieds rougissent et bleuissent.

Le casse-croûte avalé, à même le sol, enroulé dans une couverture tu ronfles avant d'être endormi ; adieu mouton, bouc, cheval et bourricot. Les chiens sont là, pas fatigués eux, vigilants prêts à intervenir sur le moindre signe. Ce signe ne viendra pas de toi. Tu es loin dans tes univers de rêve.

Le soleil est ton réveil. C'est formidablement beau la vie à 18 ans. Le lendemain tes pieds commencent à saigner. Pierrot te prêtera son cheval. Qu'il est bon d'avoir mal aux fesses, en soulageant ses pieds. La dernière étape se fait à Crest, sous les arbres, en contrebas, avant le pont, à côté de la Drôme. L'arrivée a lieu tard. Pierrot, dans la seule boutique encore ouverte ne trouve, comme ravitaillement, que du roquefort. De ta vie, tu n'as mangé autant de roquefort, au même repas.

A quatre heures du matin c'est le départ de 500 moutons, encadrés de Tiennou, un vrai berger, du fils de Mr Barrannand, Pierrot à cheval ; et de toi Crépin Olagne, en espadrille. A l'avant-garde, le bouc enrubanné, une énorme sonnaille au cou, digne, majestueux fier de son rôle. A l'arrière le bourricot et sa carriole où seront mis les agneaux qui peuvent naître en cours de route. Et caracolant sur son cheval Camarguais Pierrot Barrannand. Il a deux sœurs Loulou et Fifi. Loulou c'est la plus belle des deux et même la plus belle de toutes les filles du monde entier.

Barrannand donne le signal du départ. Les quatre chiens sont là, nerveux qui maintiennent le troupeau en place par des va et vient incessants. Mouvement lent des toisons serrées les unes contre les autres. Le bouc, décidé, passe le portail du Domaine et s'engage sur la Nationale n° 7. En route vers la montagne à 150 kilomètres de là. Tu suis à pied : tu as pour mission de contrôler l'arrière-garde. Pierrot, sur son cheval voit l'ensemble. Le lendemain 30 kilomètres et c'est Léoncel. Il semble que les moutons reconnaissent les lieux ; ils bêlent, se bousculent pour arriver plus vite aux pâturages. Et, dans la vallée verdoyante, à la tombée de la nuit, les sonnailles résonnent. La musique au rythme sauvage s'amplifie ou s'amenuise au gré du vent léger. C'est un moment incomparable : la fatigue n'est plus ressentie elle fait place à la béatitude : communion parfaite entre toi et la nature.

Au départ Barrannand ne t'as promis aucun salaire. Tu ne lui en demande pas. Cependant à l'arrivée il met dans ta main une petite pièce de monnaie :

« Voilà, mon brave ; tu t'es bien amusé hein ! »

C'est un homme qui sait dépenser son argent à bon escient. S'il dépense beaucoup il aura un gros rapport ; il à le don de savoir profiter de toutes les situations. Tu te moques de ce qu'il te donne ou ne te donne pas. Tu as fait ce travail par curiosité, par envie de changement, et pourquoi pas ? parce que Mr Barrannand est le père de Loulou la plus belle de toutes les plus belles. Tu l'aperçois le dimanche à la messe. Tu la regarde de loin : inapprochable, une déesse, oui c'est une déesse. Ça doit être adoré une déesse et tu l'adores éperdument. Tes rêves, oui dans tes rêves elle est, et là encore au matin et toute la journée. Inaccessible, tu la sais, mais seule elle est. Paysan bouseux en conduisant tes vaches sur les hauteurs, tu sais qu'elle est dans cette villa au fond de la vallée, tu lui destines une litanie de baisers : amours secrètes dont elle ne se doutera jamais.

Monsieur Barrannand est le seul à être appelé Monsieur. Tous les autres habitants sont désignés par leurs prénoms. Ce prénom est souvent suivi du nom de la ferme où ils vivent -pour éviter toute confusion- il y a lou Gustave dou Dété et lou Gustave dou Mantin. Et puis il y a les surnoms. Le surnom le plus célèbre est « le Général » attribué à l'exploitant de la ferme voisine du « cerf au lac ». Il est appelé Général parce que dans cette famille, il faut à tout prix échapper à la conscription. La guerre de 14, il est le seul, de la commune, à ne pas l'avoir faite, en simulant la folie. Son fils, Gustave, a vingt ans, en pleine force physique se priver de son travail pendant deux ans est un non-sens évident. Deux mois avant le conseil de révision, un accident de chasse providentiel arrive juste à point pour le tirer d'affaire ; il lui manque le pouce et l'index gauche. Les mauvaises langues disent qu'en l'occurrence la Providence a reçu un sérieux coup de main. La famille du Général : deux enfants lou Gustave et la Léa, le général et la générale, ils sont d'un radinisme jamais atteint, ne sont vêtus que de loques. Tout est fait pour remplir des » biches » entières de pièces d'or.

Le général est vieux et malade, en même temps une vache est mal en point. La générale est aux champs ; son fils arrive en courant : » Maman un malheur ! » et il se met à pleurer.

« He ! bien quoi ? »

« Papa est mort »

« Ah mon petit, que tu m'as fait peur j'ai cru que c'était la vache ».

Les travaux de la ferme sont très pénibles : il faut, maintenant, que tu butes les pommes de terre, que tu rentres les foin qu tu aides à la moisson. Travaux exténuants éreintants en pleine chaleur. Fatigue physique démoralisation. Le sort du paysan d'alors n'a rien d'enviable. Virgile écrit : « heureux les laboureurs, s'ils connaissent leur bonheur ». Il veut dire qu'ils ont bien de la chance les paysans de vivre à la campagne et de pouvoir profiter du spectacle magnifique offert par la nature. Mais le poète emploi le mot « si ». Les travaux des champs sont si durs, si astreignants, si fatigants que le travailleur est incapable d'apprécier la beauté de la nature après une journée d'efforts continus. Il n'aspire qu'à une chose : manger, boire et prendre du repos, dormir, dormir récupérer pour la tache encore plus dure qui l'attends le lendemain. Et les saisons tournent : voici l'automne, maussade, brumeux, grisâtre, temps de rentrer les tubercules pour l'hiver, de labourer, de semer, de herser, de battre les céréales, d'engranger. Un jour émaille cette grisaille : le 11 novembre, fêté par tous, sauf par le général, le matin messe, appel des morts pour la France, liste très longue pour si peu d'habitants. Et puis c'est le banquet des anciens combattants : vin sucré à volonté, biture générale : y compris le curé, souvenir de guerre : beaucoup alors se prennent pour des héros. Peut-on considérer que le

fait d'être encore vivant est une forme d'héroïsme ? Tu penses que c'est le fait du hasard. Mais n'est pas, aussi, le hasard qui fait les héros ?

Et l'hiver arrive, long, monotone. Froid, neige, gel. Chemins impraticables. Téléphone du village coupé. Aucune communication possible, souvent pendant plusieurs semaines. C'est le blocus hivers. La vie à la ferme c'est la vie en vase clos.

La commune de Léoncel est divisée en deux quartiers : les « Combes chaudes » et les « Saulces » situés de part et d'autre de la vallée où se trouve l'abbaye. Tout le monde parle patois dans la commune. Mais des nuances font que le patois des « Saulces » n'est pas tout à fait le même que le patois des « Combes chaudes ». Ce qui prouve le manque de communications.

Tout l'hiver aux soirées très longues ton père Anselme et ton oncle Firmin font des paniers en noisetiers. Ces paniers seront vendus au printemps, descendus en ville, dans une charretée impressionnante par son volume.

Passé l'hiver tu as ton vélo commandé à Manufrance 375 frs à crédit. C'est un vélo de course, boyau, jantes en bois, 2 vitesses par retournement de la roue arrière. Crevaions fréquentes des boyaux sur les routes non goudronnées.

Tu passes un hiver comme apprenti chez un menuisier ébéniste : mortaisage, affûtage, assemblage, ajustage, collage, rabotage, dégauchissage, ponçage : opérations qui n'ont plus de secret pour toi quand vient le printemps. Ce menuisier-ébéniste c'est ton frère aîné qui a quitté la ferme 3 ans plus tôt pour apprendre le métier et qui vient de s'installer à son compte, dans la plaine.

L'hiver suivant tu le passes au Villard de Lans chez un photographe : objectif, temps de pause, ouverture, négatif, retouche, tirage, glaçage. Que de papier tu lui as gâché à ce petit gros photographe plein de bonhomie. Tu loges à la soupente, en t'endormant tu vois la neige et la glace à travers les joints des tuiles. Le dimanche tu regardes seul, les patineurs évoluer avec grâce ; tu remarques une grasses qui patine sans grâce ; elle ne te remarque pas et tu rentres dans ta solitude glacée sous tes tuiles gelées.

Affaire importante, tu prépare le concours du Surnumérariat des Postes, par correspondance, à l'Ecole Universelle. Programme très chargé en géographie : six mois remplis par les études... Ce concours tu ne le passes pas ; il est annulé pour économies budgétaires, déjà.

Et tu cherches, tu cherches comment t'évader de la ferme. Tu dois aller à Romans chez un pharmacien élève préparateur à la réflexion tu renonces, tu ne résisterais pas à être enfermé huit heures par jour et ce toute ta vie ?

Tu t'inscris à la préparation militaire supérieure : recalé à la visite médicale, constitution trop fragile. Et tu essaies de vendre des huiles et des graisses pour machines agricoles ; des machines il n'y en a pas beaucoup et là aussi ce n'est pas une réussite.

Les petites annonces du « Petit Dauphinois » sont épluchées. Beaucoup de demandes en vain et tu vivotes minablement. Tu réussis à acheter une vieille « pétrolette » ; un vélomoteur vétuste qui pisse l'huile de partout, qui fait un vacarme épouvantable en dégageant une fumée noire et épaisse. En pleine montée avant d'arriver au « Cerf au lac » le vélomoteur prends feu. C'est dimanche : un beau costume tout neuf. Pour sauver cet engin minable tu sacrifies ta veste neuve que tu jettes sur le moteur. Ton arrivée à la ferme, face à ta mère n'est pas un triomphe.

Le dimanche, après la messe, quelques fois tu dégages, cela consiste à boire et à boire encore jusque tard dans la nuit. Tournée de tous les cafés du coin, ou dans les fermes où il y a une fille réputée belle.

Dans la nuit du 30 avril au 1<sup>er</sup> mai une équipe de jeunes ou de moins jeune passe dans toutes les fermes ; chantent sous les fenêtres. Le but est de recueillir des œufs. Chacun donne du vin aux chanteurs et des œufs ou saucissons. Le dimanche qui suit, ces

œufs, récoltés en grande quantité, sont mangés au col des « Limouches » au café Bédistat le cantonnier. Café renommé pour accueillir les jeunes jusque très tard dans la nuit. De la journée il n'est mangé que des œufs : durs, pochés, mimosa, en omelettes de toutes sorte, en crème, en flan. Le tout arrosé confortablement. Les cafés, d'après la loi, doivent fermer à minuit. Mais à 1 000 mètres d'altitude on ne voit pas souvent les gendarmes. Vers 3 ou 4 heures du matin Bédistat a toutes les peines du monde à expulser ces fieffés soûlards, qu'il sera bien content d'avoir de nouveau la semaine prochaine. C'est à ces heures avancées de la nuit qu'on fait péter les bouteilles de mousseux. Des cartes sont distribuées à chacun et celui qui a l'as de cœur doit payer une bouteille. Quand le fils du général est là, connu pour la difficulté qu'il a à mettre la main au porte-feuille, alors on est assuré qu'il va payer plusieurs bouteilles. En effet le sort s'acharne toujours sur lui, qui lui distribue l'as de cœur à plusieurs reprises.

Parmi ce que tu envisages de faire dans la vie, il est un rêve que tu caresses depuis longtemps : l'aviation. Tu as une admiration sans borne pour Hélène Boucher. C'est ton idéal. Tu as son portrait, elle est belle à n'en plus finir avec son casque de cuir. Pilote, bien sur, mais c'est un rêve si haut placé que tu te contenterais d'une autre spécialité. Tu fais une demande pour l'école Bréguet qui forme les radios. Demande faite trop tard : plus de place. Alors tu rêves ; tu fais des plans d'ailes volantes, de vélo volant même. Et tu fabriques des avions en papier que tu perfectionnes de plus en plus. Beaucoup font un parcours très long lancés du haut du Signal, le Signal est la montagne qui culmine la vallée du Rhône à 1 310 mètres.

15 août 1935, tous les 15 août sont particulièrement célébrés à Léoncel. A peu près tous les habitants sont à la messe ce jour là. Les troupeaux sont rentrés avant l'heure habituelle pour libérer les bergers. L'harmonium est à l'église. Mais pour toi il n'y a qu'un 15 août, c'est celui de 1935.

A la sortie de la messe le facteur te remet une lettre à en tête du Ministère de l'Air ; tu es apte physiquement à piloter les avions militaires ! C'est f o r m i d a b l e. Ta mère, a cette nouvelle, se met à pleurer c'est tellement dangereux les avions, quelle ne va pas revoir son fils... et toi qui exultes : c'est le plus beau jour de ta vie. Tu as, il y a trois mois, fait une demande pour obtenir une bourse de pilotage. Tu es dispensé du concours, un certificat de scolarité est suffisant. Et tu penses à Cavali, un pilote originaire d'Omléze un petit village du Vercors qui ressemble à Léoncel. Il est basé à Bron et vient quelques fois faire de l'acrobatie au-dessus du Vercors. Il est très fort, et, très forte tête. Il collectionne les jours d'arrêt de rigueur pour indiscipline en vol. Malgré cela, il se mesure à Détroyat dans certains meetings. Tu le verras en mai 1936 à Saint-Germains lors d'un grand meeting d'aviation, s'opposer au prestigieux Détroyat. Toute la gamme de l'acrobatie est détaillée, de la grande école classique à la plus hasardeuse : des vols sur le dos spectaculaire à quelques mètres du sol.

Il est curieux de constater que Détroyat est né le 28 octobre 1905 à Paris et que Cavalli est né le 29 octobre 1905 en pleine montagne du Vercors. Cavalli en combinaison sobre, très décontracté, exerçait son talent sur un Gourdon-Lessere B6 à moteur Hispano de 350 ch. Détroyat dans sa combinaison blanche tiré à quatre épingles, un peu snob, mondain en tout cas faisait sa voltige sur un Morane biplan. Détroyat gagne ce match mémorable pour toi grâce, sans doute, à plus de précision plus de lié, plus de souplesse dans ses figures. Mais pour toi grâce à l'audace de Cavalli, à sa virtuosité à son défi au danger c'est ce dernier qui a gagné.

En résumé tu vois Détroyat le héros des classes aisées et Cavalli le chou-chou de la classe dite populaire.

## II

Quatre septembre 1935. Ça y est tu es élève pilote. Aujourd'hui premier vol en double commande. Tu fais partie d'un groupe de six élèves affectés à un moniteur supersympa qui est chargé de vous amener tous jusqu'au brevet de pilote. Tu penses à la chance que tu as : tu aurais bien pu ne pas le faire, ce premier vol... aujourd'hui. Tu reçois la convocation pour la visite médicale deux jours après la date à laquelle tu étais convoqué. Le ministère sur ta demande envoie une deuxième convocation, et te voilà tout seul à Marseille pour passer la visite de P.N. Tu avais un peu d'espoir quand un des examinateurs déclare « C'est un produit de la montagne, c'est du solide ! ». Et ce matin 4 septembre 1935 tu es dans un avion, tu réalises mal que c'est à toi qu'une pareille aventure arrive. Tu es contracté ; très contracté. Le moniteur fait six atterrissages, il te laisse les commandes en l'air. Mais tu ne te rends compte de pas grand chose. Tu as l'impression de vivre une deuxième vie, une autre vie ; et tu te rends compte que pour t'adapter à cette vie il va falloir pas mal de temps. D'abord il y a ta timidité naturelle qu'il faudra essayer de vaincre : ce ne sera pas facile dans le milieu social dans lequel tu te trouves mêlé : tous les élèves-pilotes sont d'origine bourgeoise ou du moins issus de famille aisée. Tu es le seul d'origine paysanne. A ce moment là un sens très péjoratif est attaché au mot paysan. Etre paysan c'est être un bouseux, un borné, un gros benêt prêt à avaler toutes sortes de couleuvres. En supplément tu as un prénom que tu trouves complètement ridicule : s'appeler Crépin n'est vraiment pas humain.

14 mai 1940. Saint-Yan, 22 heures, harnaché, casqué, botté, enfoui dans une combinaison chauffante, tu grimpes dans le Farman 222 n° 7 pour ta première mission de guerre. Objectif : démolition des ponts sur la Meuse. Et en particulier ceux de Sedan.

Mission sans aucune histoire. Retour vers trois heures trente. Le lendemain les équipages sont félicités pour la réussite de la mission. Les ponts sur la Meuse sont détruits. Une division entière va être prise au piège : elle sera attaquée ; harcelée, mise en pièce, anéantie, sans espoir de repli. Tu n'avais pas besoin de ce stimulant pour te gonfler ; tu l'étais déjà à bloc, mais malgré tout ça produit son petit effet psychologique et, vous en vouliez tous des missions et en réclamiez.

Naturellement vous ne sortez que la nuit. Pendant le jour quelles belles cibles seraient ces immenses avions noirs avec leurs 18 kilomètres heures. La chasse ne sort pas encore la nuit ; par contre il y a la D.C.A. formidablement bien équipée avec des projecteurs puissants et efficaces. Un avion pris dans un faisceau aura bien du mal à en sortir.

Tu attends cinq longs jours ta deuxième mission. Enfin le 19 mai tu es sur les ordres.